

A UN JEUNE TRIBUN

Ami, vous avez beau, dans votre austérité,
 N'estimer chaque objet que par l'utilité,
 Demander tout d'abord à quoi tendent les choses
 Et les analyser dans leurs fins et leurs causes;
 Vous avez beau vouloir vers ce pôle commun
 Comme l'aiguille au nord faire tourner chacun;
 Il est dans la nature, il est de belles choses,
 Des rossignols oisifs, de paresseuses roses,
 Des poètes rêveurs et des musiciens
 Qui s'inquiètent peu d'être bons citoyens,
 Qui vivent au hasard et n'ont d'autre maxime,
 Sinon que tout est bien pourvu qu'on ait la rime,
 Et que les oiseaux bleus, penchant leurs cols pensifs,
 Écoutent le récit de leurs amours naïfs.
 Il est de ces esprits qu'une façon de phrase,
 Un certain choix de mots tient un jour en extase,
 Qui s'enivrent de vers comme d'autres de vin
 Et qui ne trouvent pas que l'art soit creux et vain.
 D'autres seront épris de la beauté du monde
 Et du rayonnement de la lumière blonde;
 Ils resteront des mois assis devant des fleurs,
 Tâchant de s'imprégner de leurs vives couleurs;
 Un air de tête heureux, une forme de jambe,

Un reflet qui miroite, une flamme qui flambe,
 Il ne leur faut pas plus pour les faire contents.
 Qu'importent à ceux-là les affaires du temps
 Et le grave souci des choses politiques?
 Quand ils ont vu quels plis font vos blanches tuniques,
 Et comment sont coupés vos cheveux blonds ou bruns,
 Que leur font vos discours, magnanimes tribuns?
 Vos discours sont très-beaux, mais j'aime mieux des roses.
 Les antiques Vénus, aux gracieuses poses,
 Que l'on voit, étalant leur sainte nudité,
 Réaliser en marbre un rêve de beauté,
 Ont plus fait, à mon sens, pour le bonheur du monde,
 Que tous ces vains travaux où votre orgueil se fonde;
 Restez assis plutôt que de perdre vos pas.
 Le lis ne file pas et ne travaille pas;
 Il lui suffit d'avoir la blancheur éclatante,
 Il jette son parfum et cela le contente.
 Dans sa coupe il réserve aux voyageurs du ciel
 Une perle de pluie, une goutte de miel,
 Et la sylphide, au bal d'Obéron invitée,
 Se taille dans sa feuille une robe argentée.
 Qui de vous osera lui dire : Paresseux!
 Parce qu'il ne fait pas de chemises pour ceux
 Qui, grelottant de froid, et les chairs toutes rouges,
 Se cachent en hiver sous la paille des bouges,
 Et qu'il ne pétrit pas de ses doigts blancs du pain
 A tous les malheureux qui vont criant la faim?
 Qui donc dira cela, que toute chose belle,
 Femme, musique ou fleur, ne porte pas en elle
 Et son enseignement et sa moralité?
 Comment pourrions-nous croire à la Divinité
 Si nous n'écoutons pas le rossignol qui chante,
 Si nous n'en voyons pas une preuve touchante
 Dans la suave odeur qu'envoie au ciel, le soir,

La fleur de la vallée avec son encensoir?
 Qui douterait de Dieu devant de belles femmes?
 Ah! veillons sur nos cœurs et fermons bien nos âmes,
 Laissons tourner le monde et les choses aller;
 Sans que nous la poussions, la terre peut rouler,
 Et nous pouvons fort bien retirer notre épaule,
 Sans faire choir le ciel et déranger le pôle.
 Se croire le pivot de la création
 Est une erreur commune à toute ambition;
 L'on est persuadé qu'on est indispensable
 Et l'on ne pèse pas le poids d'un grain de sable
 Aux balances d'airain des grands événements.
 L'on tombe chaque jour en des étonnements
 A voir quel peu d'écume au torrent de l'abîme
 Fait un homme jeté de la plus haute cime,
 Et comme en peu de temps, pour grand qu'il ait passé,
 Par le premier qui vient on le voit remplacé.
 Nos agitations ne laissent pas de trace :
 C'est la bulle sur l'eau qui crève et qui s'efface;
 En vain l'on se roidit. Toujours, d'un flot égal,
 Le fleuve à travers tout court au gouffre fatal,
 Et dans l'éternité mystérieuse et noire
 Entraîne ce gravier que l'on nomme l'histoire.
 Quand votre nom serait creusé dans le rocher,
 L'interminable flot qui semble le lécher,
 Ainsi qu'un chien soumis qui veut flatter son maître,
 De sa langue d'azur le fera disparaître,
 Et, si profondément qu'ait fouillé le ciseau,
 Le rocher à coup sûr durera moins que l'eau.
 Et vous, mon jeune ami, tête sereine et blonde,
 A la fleur de vos ans pourquoi tenter une onde
 Qui jamais n'a rendu le vaisseau confié?
 Où retrouverez-vous le temps sacrifié,
 Et ce qu'a de votre âme emporté sur son aile

Des révolutions la tempête éternelle?
 Pourquoi, tout en sueur, sous le soleil de plomb,
 Le siroco soufflant, suivre un chemin si long,
 Et traverser à pied ce grand désert de prose,
 Quand le ciel est d'un bleu d'outremer, quand la rose
 Offre candidement sa bouclette à vos baisers,
 A l'âge où les bonheurs sont tellement aisés,
 Que c'en est un déjà d'être au monde et de vivre?
 De ses parfums ambrés le printemps vous enivre,
 La fleur aux doux yeux bleus vous lorgne avec amour;
 Les oiseaux de leurs nids vous donnent le bonjour,
 Et la fée amoureuse, afin de vous séduire,
 Se baigne devant vous dans la source, et fait luire
 A travers les roseaux, sous le flot argentin,
 Son épaule de nacre et son dos de satin.
 Mais, sourd à tout cela comme un anachorète,
 Vous foulez sans pitié la pauvre violette;
 La fée en soupirant rattache ses cheveux,
 Rouge d'avoir pour rien fait les premiers aveux,
 Et reprend tristement ses habits sur les branches.
 Si vous aviez voulu, quatre licornes blanches
 Au pays d'Avalun vous auraient emporté;
 Dans les tourelles d'or d'un palais enchanté
 Vous auriez vu passer votre vie en doux rêves :
 Mais non; sur les cailloux, sur le sable des grèves,
 Sur les éclats de verre et les tessons cassés,
 A travers les débris des trônes renversés,
 Vous avez préféré, faussant votre nature,
 Pieds nus et dans la nuit, marcher à l'aventure;
 Vous avez oublié les sentiers d'autrefois,
 Et vous ne suivez plus la rêverie au bois :
 Tout ce qui vous charmaient vous semble choses vaines;
 Vous fermez votre oreille au babil des fontaines,
 Et diriez volontiers : Silence! au rossignol.

Le front tout soucieux et penché vers le sol.
 Vous passez sans répondre au gai salut des merles.
 Où donc est-il ce temps où vous comptiez les perles
 Et les beaux diamants aux éclairs diaprés
 Que répand le matin sur le velours des prés?
 Avec un soin plus grand que pour des pierres fines,
 Vous enleviez aux fleurs les gouttes argentines;
 Vous preniez pour cordon un brin de ce fil blanc
 Que la Vierge des cieus laisse choir en filant,
 Et vous en composiez, enfantines merveilles,
 Des colliers à trois rangs et des pendants d'oreilles.
 Quel crime ont donc commis ces chers coquelicots,
 Qui, passant leur front rouge entre les blés égaux,
 Au revers du sillon, de leurs petites langues,
 Vous faisaient autrefois de si belles harangues?
 De votre négligence ils sont tout attristés
 Et se plaignent au vent de n'être plus chantés.
 C'est en vain que juillet les convie à sa fête;
 Ainsi que des vieillards ils vont courbant la tête,
 Et s'ils pouvaient noircir ils se mettraient en deuil.
 Les bluets désolés ont tous la larme à l'œil,
 Car ils vous pensent mort et ne peuvent pas croire
 Que vous ayez perdu si vite la mémoire
 Des entretiens naïfs et des charmants amours
 Que vous aviez ensemble au midi des beaux jours!
 Ami, vous étiez fait pour chanter sous le hêtre,
 Comme le doux berger que Mantoue a vu naître,
 La blonde Amaryllis en couplets alternés.
 De sauvages odeurs vos vers tout imprégnés
 Sentent le serpolet, le thym et la framboise;
 A vos molles chansons le bouvreuil s'apprivoise,
 Et, tout émerveillé, du sommeil des ormeaux
 Descend de branche en branche et vient sur vos pipeaux.
 Ne faites pas sortir le tonnerre des Gracques

D'une bouche formée aux chants élégiaques;
 Laissez cette besogne aux orateurs braillards,
 Qui, le pied sur la borne et les cheveux épars,
 Jurent à six gredins, tout grouillants de vermine,
 Qu'ils ont vraiment sauvé Rome de la ruine.
 Rome se sauvera toute seule très-bien;
 Ses destins sont écrits et nous n'y ferons rien.
 Qui pourrait enrayer la fortune et sa roue?
 Que le char de l'État s'enfonce dans la boue,
 Ou, par les rangs pressés de ce bétail humain,
 S'ouvre, en les écrasant, un plus large chemin,
 Nous trouverons toujours dans l'ombre et sur la mousse
 Quelque petit sentier, par une pente douce,
 Regagnant le sommet d'un coteau séparé,
 D'où l'œil se perd au fond d'un lointain azuré;
 Et nous attendrons là que notre jour arrive,
 Voyant de haut la mer se briser à la rive,
 Et les vaisseaux là-bas palpiter sous le vent.
 La Mort n'a pas besoin que l'on aille au-devant;
 Marchands, hommes de guerre, orateurs et poètes,
 La Mort, de tout cela, fait de pareils squelettes;
 Pour sa gerbe elle prend l'épi comme la fleur,
 Et ne respecte rien, ni forme ni couleur;
 Elle va, du coupant de sa courbe faucille,
 Jetant bas le vieillard avec la jeune fille;
 Elle fauche le champ de l'un à l'autre bout,
 Et dans son grenier noir elle serre le tout.
 A quoi bon s'efforcer jusques à perdre haleine,
 Courir à droite, à gauche, et prendre tant de peine,
 Quand peut-être le fer, près de notre sillon,
 Se balance et fait luire un sinistre rayon?
 Quelle chose est utile en ce monde où nous sommes?
 Et, quand la vieille a mis en tas ses gerbes d'hommes,
 Qui peut dire lequel était Napoléon

Où l'obscur amoureux des roses du vallon?
 Qui le décidera? L'existence est un songe
 Où rien n'est sûr, sinon que le même ver ronge
 Le corps du citoyen utile et positif
 Et le corps du rêveur et du poète oisif.
 Entre la fleur qui s'ouvre et le cerveau qui pense,
 Entre néant et rien quelle est la différence?

CHOC DE CAVALIERS

Hier il m'a semblé (sans doute j'étais ivre)
 Voir sur l'arche d'un pont un choc de cavaliers
 Tout cuirassés de fer, tout imbriqués de cuivre,
 Et caparaçonnés de harnois singuliers.

Des dragons accroupis grommelaient sur leurs casques,
 Des Méduses d'airain ouvraient leurs yeux hagards
 Dans leurs grands boucliers aux ornements fantasques,
 Et des nœuds de serpents écaillaient leurs brassards.

Par moment, du rebord de l'arcade géante,
 Un cavalier blessé perdant son point d'appui,
 Un cheval effaré tombait dans l'eau béante,
 Gueule de crocodile entr'ouverte sous lui.

C'était vous, mes désirs, c'était vous, mes pensées,
 Qui cherchiez à forcer le passage du pont,
 Et vos corps tout meurtris sous leurs armes faussées,
 Dorment ensevelis dans le gouffre profond.

LE POT DE FLEURS

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter, il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau ;
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards ;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace ;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise ;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps :
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

LE SPHINX

Dans le Jardin Royal où l'on voit les statues,
Une Chimère antique entre toutes me plaît ;
Elle pousse en avant deux mamelles pointues,
Dont le marbre veiné semble gonflé de lait.

Son visage de femme est le plus beau du monde ;
Son col est si charnu que vous l'embrasseriez ;
Mais, quand on fait le tour, on voit sa croupe ronde,
On s'aperçoit qu'elle a des griffes à ses pieds.

Les jeunes nourrissons qui passent devant elle
Tendent leurs petits bras et veulent avec cris
Coller leur bouche ronde à sa dure mamelle ;
Mais, quand ils l'ont touchée, ils reculent surpris,

C'est ainsi qu'il en est de toutes nos chimères :
La face en est charmante et le revers bien laid.
Nous leur prenons le sein, mais ces mauvaises mères
N'ont pas pour notre lèvre une goutte de lait.

PENSÉE DE MINUIT

Une minute encor, madame, et cette année,
Commencée avec vous, avec vous terminée,
Ne sera plus qu'un souvenir.

Minuit : voilà son glas que la pendule sonne,
Elle s'en est allée en un lieu d'où personne
Ne peut la faire revenir :

Quelque part, loin, bien loin, par delà les étoiles,
Dans un pays sans nom, ombreux et plein de voiles,
Sur le bord du néant jeté ;
Limbes de l'impalpable, invisible royaume
Où va ce qui n'a pas de corps ni de fantôme,
Ce qui n'est rien ayant été ;

Où va le son, où va le souffle, où va la flamme,
La vision qu'en rêve on perçoit avec l'âme,
L'amour de notre cœur chassé ;
La pensée inconnue éclore en notre tête ;
L'ombre qu'en s'y mirant dans la glace on projette ;
Le présent qui se fait passé ;

Un à-compte d'un an pris sur les ans qu'à vivre
Dieu veut bien nous prêter ; une feuille du livre
Tournée avec le doigt du temps ;
Une scène nouvelle à rajouter au drame ;
Un chapitre de plus au roman dont la trame
S'embrouille d'instant en instant ;

Un autre pas de fait dans cette route morne,
De la vie et du temps, dont la dernière borne,
Proche ou lointaine, est un tombeau ;
Où l'on ne peut poser le pied qu'il ne s'enfonce ;
Où de votre bonheur toujours à chaque ronce
Derrière vous reste un lambeau.

Du haut de cette année avec labeur gravie,
Me tournant vers ce moi qui n'est plus dans ma vie
Qu'un souvenir presque effacé,
Avant qu'il ne se plonge au sein de l'ombre noire,
Je contemple un moment, des yeux de la mémoire,
Le vaste horizon du passé.

Ainsi le voyageur, du haut de la colline,
Avant que tout à fait le versant qui s'incline
Ne les dérobe à son regard,
Jette un dernier coup d'œil sur les campagnes bleues
Qu'il vient de parcourir, comptant combien de lieues
Il a fait depuis son départ.

Mes ans évanouis à mes pieds se déploient
Comme une plaine obscure où quelques points chatoient
D'un rayon de soleil frappés :
Sur les plans éloignés qu'un brouillard d'oubli cache,
Une époque, un détail nettement se détache
Et revit à mes yeux trompés.

Ce qui fut moi jadis m'apparait : silhouette
 Qui ne ressemble plus au moi qu'elle répète;
 Portrait sans modèle aujourd'hui ;
 Spectre dont le cadavre est vivant ; ombre morte
 Que le passé ravit au présent qu'il emporte ;
 Reflet dont le corps s'est enfui.

J'hésite en me voyant devant moi reparaître,
 Hélas ! et j'ai souvent peine à me reconnaître
 Sous ma figure d'autrefois.
 Comme un homme qu'on met tout à coup en présence
 De quelque ancien ami dont l'âge et dont l'absence
 Ont changé les traits et la voix.

Tant de choses depuis, par cette pauvre tête,
 Ont passé ! dans cette âme et ce cœur de poète,
 Comme dans l'aire des aiglons,
 Tant d'œuvres que couva l'aile de ma pensée
 Se débattent, heurtant leur coquille brisée
 Avec leurs ongles déjà longs !

Je ne suis plus le même : âme et corps, tout diffère ;
 Hors le nom, rien de moi n'est resté ; mais qu'y faire ?
 Marcher en avant, oublier.
 On ne peut sur le temps reprendre une minute,
 Ni faire remonter un grain après sa chute
 Au fond du fatal sablier.

La tête de l'enfant n'est plus dans cette tête
 Maigre, décolorée, ainsi que me l'ont faite
 L'étude austère et les soucis.
 Vous n'en trouveriez rien sur ce front qui médite
 Et dont quelque tourmente intérieure agite
 Comme deux serpents les sourcils.

Ma joue était sans plis, toute rose, et ma lèvre
 Aux coins toujours arqués riait ; jamais la fièvre
 N'en avait noirci le corail.
 Mes yeux, vierges de pleurs, avaient des étincelles
 Qu'ils n'ont plus maintenant, et leurs claires prunelles
 Doublaient le ciel dans leur émail.

Mon cœur avait mon âge, il ignorait la vie ;
 Aucune illusion, amèrement ravie,
 Jeune, ne l'avait rendu vieux ;
 Il s'épanouissait à toute chose belle,
 Et, dans cette existence encor pour lui nouvelle,
 Le mal était bien, le bien mieux.

Ma poésie, enfant à la grâce ingénue,
 Les cheveux dénoués, sans corset, jambe nue,
 Un brin de folle avoine en main,
 Avec son collier fait de perles de rosée,
 Sa robe prismatique au soleil irisée,
 Allait chantant par le chemin.

Et puis l'âge est venu qui donne la science,
 J'ai lu Werther, René, son frère d'alliance ;
 Ces livres, vrais poisons du cœur,
 Qui déflorent la vie et nous dégoûtent d'elle,
 Dont chaque mot vous porte une atteinte mortelle ;
 Byron et son don Juan moqueur.

Ce fut un dur réveil : ayant vu que les songes
 Dont je m'étais bercé n'étaient que des mensonges,
 Les croyances, des hochets creux,
 Je cherchai la gangrène au fond de tout, et, comme
 Je la trouvai toujours, je pris en haine l'homme,
 Et je devins bien malheureux.

La pensée et la forme ont passé comme un rêve.
Mais que fait donc le temps de ce qu'il nous enlève ?
 Dans quel coin du chaos met-il
Ces aspects oubliés comme l'habit qu'on change,
Tous ces moi du même homme ? et quel royaume étrange
 Leur sert de patrie ou d'exil ?

Dieu seul peut le savoir ; c'est un profond mystère ;
Nous le saurons peut-être à la fin, car la terre
 Que la pioche jette au cercueil
Avec sa sombre voix explique bien des choses ;
Des effets, dans la tombe, on comprend mieux les causes.
 L'éternité commence au seuil.

L'on voit... Mais veuillez bien me pardonner, madame,
De vous entretenir de tout cela. Mon âme,
 Ainsi qu'un vase trop rempli,
Déborde, laissant choir mille vagues pensées,
Et ces souvenirs d'illusions passées
 Rembrunissent mon front pâli.

Eh ! que vous fait cela, dites-vous, tête folle,
De vous inquiéter d'une ombre qui s'envole ?
 Pourquoi donc vouloir retenir,
Comme un enfant mutin, sa mère par la robe,
Ce passé qui s'en va ? De ce qu'il vous dérobe
 Consolez-vous par l'avenir.

Regardez ; devant vous l'horizon est immense.
C'est l'aube de la vie, et votre jour commence ;
 Le ciel est bleu, le soleil luit.
La route de ce monde est pour vous une allée,
Comme celle d'un parc, pleine d'ombre et sablée :
 Marchez où le temps vous conduit.

Que voulez-vous de plus ? tout vous rit, l'on vous aime.
Oh ! vous avez raison, je me le dis moi-même,
 L'avenir devrait m'être cher ;
Mais c'est en vain, hélas ! que votre voix m'exhorte :
Je rêve, et mon baiser à votre front avorte,
 Et je me sens le cœur amer.

LA CHANSON DE MIGNON

Ange de poésie, ô vierge blanche et blonde,
 Tu me veux donc quitter et courir par le monde ?
 Toi qui, voyant passer du seuil de la maison
 Les nuages du soir sur le rouge horizon,
 Contente d'admirer leurs beaux reflets de cuivre,
 Ne t'es jamais surprise à les désirer suivre ;
 Toi, même au ciel d'été, par le jour le plus bleu,
 Frileuse Cendrillon, tapie au coin du feu,
 Quel grand désir te prend, ô ma folle hirondelle !
 D'abandonner le nid et de déployer l'aile ?

Ah ! restons tous les deux près du foyer assis,
 Restons ; je te ferai, petite, des récits,
 Des contes merveilleux, à tenir ton oreille
 Ouverte avec ton œil tout le temps de la veille.
 Le vent râle et se plaint comme un agonisant ;
 Le dogue réveillé hurle au bruit du passant ;
 Il fait froid : c'est l'hiver ; la grêle à grand bruit fouett
 Les carreaux palpitants ; la rauque girouette
 Comme un hibou criaille au bord du toit pointu.
 Où veux-tu donc aller ?

O mon maître, sais-tu
 Là chanson que Mignon chante à Wilhelm dans Goethe ?

« Ne la connais-tu pas la terre du poète,
 La terre du soleil où le citron mûrit,
 Où l'orange aux tons d'or dans les feuilles sourit ?
 C'est là, maître, c'est là qu'il faut mourir et vivre,
 C'est là qu'il faut aller, c'est là qu'il me faut suivre.

« Restons, enfant, restons : ce beau ciel toujours bleu,
 Cette terre sans ombre et ce soleil de feu,
 Brûleraient ta peau blanche et ta chair diaphane.
 La pâle violette au vent d'été se fane ;
 Il lui faut la rosée et le gazon épais,
 L'ombre de quelque saule, au bord d'un ruisseau frais ;
 C'est une fleur du Nord, et telle est sa nature.
 Fille du Nord comme elle, ô frêle créature !
 Que ferais-tu là-bas sur le sol étranger ?
 Ah ! la patrie est belle et l'on perd à changer.
 Crois-moi, garde ton rêve.

« Italie ! Italie !
 Si riche et si dorée, oh ! comme ils t'ont salie !
 Les pieds des nations ont battu tes chemins ;
 Leur contact a limé tes vieux angles romains,
 Les faux dilettanti s'érigeant en artistes,
 Les riches ennuyés et les rimeurs touristes,
 Les petits lords Byrons fondent de toutes parts
 Sur ton cadavre à terre, ô mère des Césars !
 Ils s'en vont mesurant la colonne et l'arcade ;
 L'un se pâme au rocher et l'autre à la cascade :
 Ce sont, à chaque pas, des admirations,
 Des yeux levés en l'air et des contorsions.
 Au moindre bloc informe et dévoré de mousse,
 Au moindre pan de mur où le lentisque pousse,
 On pleure d'aise, on tombe en des ravissements,
 A faire de pitié rire les monuments.

L'un avec son lorgnon, collant le nez aux fresques,
 Tâche de trouver beaux tes damnés gigantesques,
 O pauvre Michel-Ange, et cherche en son cahier
 Pour savoir si c'est là qu'il doit s'extasier;
 L'autre, plus amateur de ruines antiques,
 Ne rêve que frontons, corniches et portiques,
 Baise chaque pavé de la Via-Lata,
 Ne croit qu'en Jupiter et jure par Vesta.
 De mots italiens fardant leurs rimes blêmes,
 Ceux-ci vont arrangeant leur voyage en poèmes,
 Et sur de grands tableaux font de petits sonnets :
 Artistes et dandys, roturiers, baronnets,
 Chacun te tire aux dents, belle Italie antique,
 Afin de remporter un pan de ta tunique !

« Restons, car au retour on court risque souvent
 De ne retrouver plus son vieux père vivant,
 Et votre chien vous mord, ne sachant plus connaître
 Dans l'étranger bruni celui qui fut son maître :
 Les cœurs qui vous étaient ouverts se sont fermés,
 D'autres en ont la clef, et, dans vos mieux aimés,
 Il ne reste de vous qu'un vain nom qui s'efface.
 Lorsque vous revenez vous n'avez plus de place :
 Le monde où vous viviez s'est arrangé sans vous,
 Et l'on a divisé votre part entre tous.
 Vous êtes comme un mort qu'on croit au cimetière,
 Et qui, rompant un soir le linceul et la bière,
 Retourne à sa maison croyant trouver encor
 Sa femme tout en pleurs et son coffre plein d'or ;
 Mais sa femme a déjà comblé la place vide,
 Et son or est aux mains d'un héritier avide ;
 Ses amis sont changés, en sorte que le mort,
 Voyant qu'il a mal fait et qu'il est dans son tort,
 Ne demandera plus qu'à rentrer sous la terre

Pour dormir sans réveil dans son lit solitaire.
 C'est le monde. Le cœur de l'homme est plein d'oubli :
 C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli.
 L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
 Qu'un autre amour dans l'âme, et la larme qui tombe
 N'est pas séchée encor, que la bouche sourit,
 Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.

« Restons pour être aimés, et pour qu'on se souvienne
 Que nous sommes au monde ; il n'est amour qui tienne
 Contre une longue absence : oh ! malheur aux absents !
 Les absents sont des morts et, comme eux, impuissants.
 Dès qu'aux yeux bien aimés votre vue est ravie,
 Rien ne reste de vous qui prouve votre vie ;
 Dès que l'on n'entend plus le son de votre voix,
 Que l'on ne peut sentir le toucher de vos doigts,
 Vous êtes mort ; vos traits se troublent et s'effacent
 Au fond de la mémoire, et d'autres les remplacent.
 Pour qu'on lui soit fidèle il faut que le ramier
 Ne quitte pas le nid et vive au colombier.
 Restons au colombier. Après tout, notre France
 Vaut bien ton Italie, et, comme dans Florence,
 Rome, Naple ou Venise, on peut trouver ici
 De beaux palais à voir et des tableaux aussi.
 Nous avons des donjons, de vieilles cathédrales
 Aussi haut que Saint-Pierre élevant leurs spirales ;
 Notre-Dame tendant ses deux grands bras en croix,
 Saint-Severin dardant sa flèche entre les toits,
 Et la Sainte-Chapelle aux minarets mauresques,
 Et Saint-Jacques hurlant sous ses monstres grotesques ;
 Nous avons de grands bois et des oiseaux chanteurs,
 Des fleurs embaumant l'air de divines senteurs,
 Des ruisseaux babillards dans de belles prairies,
 Où l'on peut suivre en paix ses chères rêveries ;

Nous avons, nous aussi, des fruits blonds comme miel,
 Des archipels d'argent aux flots de notre ciel,
 Et ce qui ne se trouve en aucun lieu du monde,
 Ce qui vaut mieux que tout, ô belle vagabonde,
 Le foyer domestique, ineffable en douceurs,
 Avec la mère au coin et les petites sœurs,
 Et le chat familial qui se joue et se roule,
 Et, pour hâter le temps quand goutte à goutte il coule,
 Quelques anciens amis causant de vers et d'art,
 Qui viennent de bonne heure et ne s'en vont que tard.

1853

ROMANCE

I

Au pays où se fait la guerre
 Mon bel ami s'en est allé ;
 Il semble à mon cœur désolé
 Qu'il ne reste que moi sur terre !
 En partant, au baiser d'adieu,
 Il m'a pris mon âme à ma bouche.
 Qui le tient si longtemps, mon Dieu !
 Voilà le soleil qui se couche,
 Et moi, toute seule en ma tour,
 J'attends encore son retour.

II

Les pigeons, sur le toit roucoulent,
 Roucoulent amoureusement
 Avec un son triste et charmant ;
 Les eaux sous les grands saules coulent.
 Je me sens tout près de pleurer ;
 Mon cœur comme un lis plein s'épanche,

Et je n'ose plus espérer.
Voici briller la lune blanche,
Et moi, toute seule en ma tour,
J'attends encore son retour.

III

Quelqu'un monte à grands pas la rampe :
Serait-ce lui, mon doux amant ?
Ce n'est pas lui, mais seulement
Mon petit page avec ma lampe.
Vents du soir, volez, dites-lui
Qu'il est ma pensée et mon rêve,
Toute ma joie et mon ennui.
Voici que l'aurore se lève,
Et moi, toute seule en ma tour,
J'attends encore son retour.

II

LE SPECTRE DE LA ROSE

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal ;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et parmi la fête étoilée
Tu me promenas tout le soir.

O toi qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toute la nuit mon spectre rose
A ton chevet viendra danser.
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe ni *De profundis* ;
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie :
Pour avoir un trépas si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car j'ai ta gorge pour tombeau,

Sur moi la nuit immense
 S'étend comme un linceul;
 Je chante ma romance
 Que le ciel entend seul.
 Ah! comme elle était belle
 Et comme je l'aimais!
 Je n'aimerai jamais
 Une femme autant qu'elle.
 Que mon sort est amer!
 Ah! sans amour, s'en aller sur la mer!

DÉDAIN

Une pitié me prend quand à part moi je songe
 A cette ambition terrible qui nous ronge
 De faire parmi tous reluire notre nom,
 De ne voir s'élever par-dessus nous personne,
 D'avoir vivant encor le nimbe et la couronne,
 D'être salué grand comme Goëthe ou Byron.

Les peintres jusqu'au soir courbés sur leurs palettes,
 Les amphions frappant leurs claviers, les poètes,
 Tous les blêmes rêveurs, tous les croyants de l'art,
 Dans ces noms éclatants et saints sur tous les autres,
 Prennent un nom pour Dieu, dont ils se font apôtres,
 Un de vos noms, Shakspear, Michel-Ange ou Mozart!

C'est là le grand souci qui tous, tant que nous sommes,
 Dans cet âge mauvais, austères jeunes hommes,
 Nous fait le teint livide et nous cave les yeux;
 La passion du beau nous tient et nous tourmente,
 La sève sans issue au fond de nous fermente,
 Et de ceux d'aujourd'hui bien peu deviendront vieux.

De ces frères enfants, la terreur de leur mère,
 Qui s'épuisent en vain à suivre leur chimère,

Combien déjà sont morts ! combien encor mourront !
Combien au beau moment, gloire, ô froide statue,
Gloire que nous aimons et dont l'amour nous tue,
Pâles, sur ton épaule ont incliné le front !

Ah ! chercher sans trouver et suer sur un livre,
Travailler, oublier d'être heureux et de vivre ;
Ne pas avoir une heure à dormir au soleil,
A courir dans les bois sans arrière-pensée ;
Gémir d'une minute au plaisir dépensée,
Et faner dans sa fleur son beau printemps vermeil !

Jeter son âme au vent et semer sans qu'on sache
Si le grain sortira du sillon qui le cache,
Et si jamais l'été dorera le blé vert ;
Faire comme ces vieux qui vont plantant des arbres,
Entassant des trésors et rassemblant des marbres,
Sans songer qu'un tombeau sous leurs pieds est ouvert !

Et pourtant chacun n'a que sa vie en ce monde,
Et pourtant du cercueil la nuit est bien profonde ;
Ni lune, ni soleil : c'est un sommeil bien long ;
Le lit est dur et froid ; les larmes que l'on verse,
La terre les boit vite, et pas une ne perce,
Pour arriver à vous, le suaire et le plomb.

Dieu nous comble de biens, notre mère Nature
Rit amoureusement à chaque créature ;
Le spectacle du ciel est admirable à voir ;
La nuit a des splendeurs qui n'ont pas de pareilles ;
Des vents tout parfumés nous chantent aux oreilles :
Vivre est doux, et pour vivre il ne faut que vouloir.

Pourquoi ne vouloir pas ? Pourquoi ? pour que l'on dise
Quand vous passez : « C'est lui ! » Pour que dans une église,

Saint-Denis, Westminster, sous un pavé noirci,
On vous couche à côté de rois que le ver mange,
N'ayant pour vous pleurer qu'une figure d'ange
Et cette inscription : « Un grand homme est ici. »

En vérité c'est tout. — O néant ! ô folie !
Vouloir qu'on se souvienne alors que tout oublie.
Vouloir l'éternité lorsque l'on n'a qu'un jour !
Rêver, chercher le beau, fonder une mémoire,
Et forger un par un les rayons de sa gloire,
Comme si tout cela valait un mot d'amour !

CE MONDE-CI ET L'AUTRE

Vos premières saisons à peine sont écloses,
 Enfant, et vous avez déjà vu plus de choses
 Qu'un vieillard qui trébuche au seuil de son tombeau.
 Tout ce que la nature a de grand et de beau,
 Tout ce que Dieu nous fit de sublimes spectacles,
 Les deux mondes ensemble avec tous leurs miracles...
 Que n'avez-vous pas vu ? les montagnes, la mer,
 La neige et les palmiers, le printemps et l'hiver,
 L'Europe décrépète et la jeune Amérique :
 Car votre peau cuivrée aux ardeurs du tropique,
 Sous le soleil en flamme et les cieux toujours bleus,
 S'est faite presque blanche à nos étés frileux.
 Votre enfance joyeuse a passé comme un rêve,
 Dans la verte savane et sur la blonde grève ;
 Le vent vous apportait des parfums inconnus ;
 Le sauvage Océan baisait vos beaux pieds nus,
 Et, comme une nourrice, au seuil de sa demeure,
 Chante et jette un hochet au nouveau-né qui pleure,
 Quand il vous voyait triste, il poussait devant vous
 Ses coquilles de moire et son murmure doux.
 Pour vous laisser passer, jam-roses et lianes
 Écartaient dans les bois leurs rideaux diaphanes ;

Les tamaniers en fleur vous prêtaient des abris ;
 Vous aviez pour jouer des nids de colibris ;
 Les papillons dorés vous éventaient de l'aile,
 L'oiseau-mouche valsait avec la demoiselle ;
 Les magnolias penchaient la tête en souriant ;
 La fontaine au flot clair s'en allait babillant ;
 Les bengalis coquets, se mirant à son onde,
 Vous chantaient leur romance, et, seule et vagabonde,
 Vous marchiez sans savoir par les petits chemins,
 Un refrain à la bouche et des fleurs dans les mains !
 Aux heures du midi, nonchalante créole,
 Vous aviez le hamac et la sieste espagnole,
 Et la bonne négresse aux dents blanches qui rit,
 Chassant les moucherons d'auprès de votre lit.
 Vous aviez tous les biens, heureuse créature,
 La belle liberté dans la belle nature,
 Et puis un grand désir d'inconnu vous a pris,
 Vous avez voulu voir et la France et Paris.
 La brise a du vaisseau fait onder la bannière ;
 Le vieux monstre Océan, secouant sa crinière
 Et courbant devant vous sa tête de lion,
 Sur son épaule bleue, avec soumission,
 Vous a jusques aux bords de la France vantée,
 Sans rugir une fois, fidèlement portée.
 Après celles de Dieu, les merveilles de l'art
 Ont étonné votre âme avec votre regard.
 Vous avez vu nos tours, nos palais, nos églises,
 Nos monuments tout noirs et nos coupoles grises.
 Nos beaux jardins royaux, où, de Grèce venus,
 Étrangers comme vous, frissonnent les dieux nus,
 Notre ciel morne et froid, notre horizon de brume,
 Où chaque maison dresse une gueule qui fume.
 Quel spectacle pour vous, ô fille du soleil,
 Vous toute brune encor de son baiser vermeil.

La pluie a ruisselé sur vos vitres jaunies,
Et, triste entre vos sœurs au foyer réunies,
En entendant pleurer les bûches dans le feu,
Vous avez regretté l'Amérique au ciel bleu,
Et la mer amoureuse avec ses tièdes lames
Qui se bordent d'argent et chantent sous les rames ;
Les beaux lataniers verts, les palmiers chevelus,
Les mangliers traînant leurs bras irrésolus ;
Toute cette nature orientale et chaude,
Où chaque herbe flamboie et semble une émeraude,
Et vous avez souffert, votre cœur a saigné,
Vos yeux se sont levés vers ce ciel gris baigné
D'une vapeur étrange et d'un brouillard de houille,
Vers ces arbres chargés d'un feuillage de rouille,
Et vous avez compris, pâle fleur du désert,
Que loin du sol natal votre arôme se perd,
Qu'il vous faut le soleil et la blanche rosée
Dont vous étiez là-bas toute jeune arrosée ;
Les baisers parfumés des brises de la mer,
La place libre au ciel, l'espace et le grand air ;
Et, pour s'y renouer, l'hymne saint des poètes
Au fond de vous trouva des fibres toutes prêtes ;
Au chœur mélodieux votre voix put s'unir ;
Le prisme du regret devant le souvenir
De cent petits détails, de mille circonstances,
Les vers naissaient en foule et se groupaient par stances.
Chaque larme furtive échappée à vos yeux
Se condensait en perle, en bijoux précieux ;
Dans le rythme profond, votre jeune pensée
Brillait plus savamment, chaque jour enchâssée ;
Vous avez pénétré les mystères de l'art,
Aussi, tout éplorée, avant votre départ,
Pour vous baisier au front, la belle poésie
Vous a parini vos sœurs avec amour choisie ;

Pour dire votre cœur vous avez une voix.
Entre deux univers Dieu vous laissait le choix ;
Vous avez pris de l'un, heureux sort que le vôtre !
De quoi vous faire aimer et regretter dans l'autre.

1855.